

Saints et artistes (suite)

Présents : Jean-Michel Alberola, Bernard Marcadé, Michel Henochsberg, Jean-Charles Hue, Alain Berland, Jean Marc Le Gall, Léa Bismuth, Rodolphe Olcèse, Gaël Charbau, Isabelle Mancini, Antoine Guggenheim, Jean-Baptiste de Beauvais, Vincent Trollet, Igor Calligo, Jérôme Alexandre.

Le point de départ de l'échange est le livre du philosophe **Frédéric Gros, *Le principe sécurité***, Nrf 2012, dont Bernard Marcadé fait la relation. Quatre moments historiques qui sont aussi quatre paradigmes organisent sa proposition : la quête de la sagesse individuelle dans l'Antiquité, la croyance millénariste au Moyen-Age et ses suites jusque dans les utopies politiques récentes, l'affirmation de l'Etat garant de la sécurité aux temps modernes, le tout-sécurité des sociétés occidentales contemporaines. La thèse de l'auteur, qui demeure avant tout descriptif, est **l'interaction de la montée des périls et des réponses sécuritaires**. Le principe sécurité consiste finalement à retarder la catastrophe dont il est en fait l'un des ressorts.

Pourquoi ce sujet ? Parce qu'il n'est pas impossible que le saint et l'artiste soient les deux acteurs uniques d'une **résistance au tout-sécurité**. S'il est avéré du moins qu'au principe de la vie mystique, comme au principe de la création artistique, se tient **l'insécurité**. A l'appui de cette idée, avancée par Jérôme A., s'agissant de la mystique chrétienne : les paroles de Jésus sur la nécessité de se détacher de tous ses liens et de porter sa croix, le témoignage de saint Paul, les écrits de saint Jean de la Croix. L'interprétation de la radicale insécurisation de soi comme rappelant la trop fameuse et détestable valorisation de la souffrance, est aussitôt signalée par J-M A. Il invoque deux raisons de s'y opposer : « ceci n'est plus audible aujourd'hui » ; l'équation *création artistique = souffrance* est fautive, l'acte de création étant bien plutôt pour lui expression d'une unité intérieure, qui

produit un bien-être. La création, dit-il, n'est pas souffrante mais **compliquée**. Michel H. s'étonne de l'absence de toute référence de Frédéric Gros à **Ulrich Beck, *La société du risque***, 1986. Sur le problème soulevé par la radicalité de l'opposition sécurité / insécurité, Il relève le danger d'une **pensée binaire**, d'une dialectique enfermante, selon la critique portée par Nietzsche (à l'encontre de saint Paul, particulièrement).

Un débat est ainsi ouvert qui, au-delà des idées de chacun, partage des sensibilités. Celles plus enclines à la **fracture**, à l'épreuve, comme données premières, lieux nécessaires de l'accomplissement de soi, vu comme dépassement de soi. Et celles tournées davantage vers l'**unité** fondamentale du vivant, unité qui n'est mise à mal que par des facteurs seconds de la vie sociale, de l'histoire ou de la culture, mais qui ne demande qu'à réapparaître. Cette ligne de partage a traversé le christianisme lui-même, la tentation millénariste, par exemple, ayant été assez tôt repoussée par l'Eglise. Antoine G. exprime, en ce sens, la position réaliste du théologien catholique : le christianisme est un ethos unifié qui, pour pouvoir être vécu, appelle de se référer à deux réalités qui échappent à la connaissance : la création et l'eschatologie. Jean Charles H. déplore le refus actuel de la douleur. Pour lui, se débarrasser de la croix, c'est perdre l'enjeu même de la vie et celui de l'art. Aujourd'hui, plus personne ne veut souffrir tandis que tous sont victimes. Rodolphe O. n'entend pas la parole de Jésus rapportée en Luc 14, 26-27 comme binaire. Elle ne l'est que si Dieu est congédié. Or, c'est ici le Christ qui parle... ce qui fait voler en éclat toute alternative fermée. Jean Marc LG évoque Koltès ; Bernard M. évoque Artaud, Bataille...

Le mal est-il ou non constitutif de l'humain, demande l'un ? Faut-il appeler « mal », « souffrance » ce qui n'est que le donné d'une réalité avant tout complexe, répond l'autre ? Un changement de mot suffit-il ? Ainsi « pâtir » plutôt que « souffrir » : « Pâtir, c'est **avoir besoin de l'altérité pour s'accomplir**. On ne peut y renoncer, sinon on ne part pas à Tijuana. » A. G. Sujet mal posé ? Trop difficile ? Trop vaste ou trop central ? Trop engageant ? Un niveau très intime de sensibilité et de conscience est en effet interrogé. Comme l'indique la fin de la discussion sur la violence dans la ville. Elle existe, chacun en est d'accord. Mais chacun l'interprète singulièrement, comme jouant sa violence personnelle, dans un concert de vérités cruciales assénées et aussitôt contestées.

Les formulations ont leur saveur. Si elles délivrent de la pensée, c'est en produisant une ambiance, un climat, des formes plus que des idées : « La question n'est pas 'est-ce que tu dois souffrir ?' Mais : 'qu'est-ce que tu es obligé de laisser pour que ça avance ?' » J-M A.